

Séance d'installation de Bernard Desmoulin à l'Académie des beaux-arts

Mercredi 29 septembre 2021

Discours d'Aymeric Zublena

Monsieur,

« Vous êtes un moine soldat, l'architecte est un moine soldat. »

C'est par ces mots qu'Henri Ciriani, votre professeur, votre Maître, accueille ses étudiants, dont vous êtes, sous la nef vitrée du Grand Palais qui abrita un temps l'une des Ecoles d'architecture nées dans le renouveau de mai 1968.

L'enseignement de ce grand architecte marqua plusieurs générations d'étudiants. Il vous inculquera l'éthique et la posture d'une modernité exemplaire parfois dogmatique, que vous ne renierez pas, même si le moment venu, vous ouvrirez la voie d'une nouvelle modernité.

Vous naissez à Toulouse près de la place du Capitole, d'un père ingénieur dans l'aéronautique et d'une mère d'origine italienne à la nature poétique et intuitive. Cette double ascendance, fait de vous, disait votre ami Adam Yedid, « un nonchalant efficace ».

Parce que vous êtes excellent en mathématiques vous faites une brève incursion en math sup. Mais c'est un autre monde qui, dans votre jeunesse, vous attire, celui des objets, leurs usages, leurs formes. Vous vouliez être designer, mais c'est la voie de l'architecture que vous choisirez.

A l'issue de brillantes études vous présentez en 1981 votre diplôme. Vous allez maintenant découvrir l'univers passionnant mais rude de notre métier : la confrontation avec vos confrères dans des concours cent fois recommencés, les discussions soutenues avec les maîtres d'ouvrage pour préserver l'essence de vos projets, les empoignades avec les entreprises dans le tumulte empoussiéré des chantiers.

Avant de vous installer à votre compte vous travaillez, chez moi sur le projet de l'Hôpital européen Georges Pompidou, puis sur le projet du Grand Louvre chez l'architecte Pei et son associé français, Michel Macary. Après ces premières expériences vous souhaitez explorer pour quelque temps une autre voie. Votre ami Jacques Ripault, qui vous y a précédé d'une année, vous incite à vous porter candidat à la Villa Médicis.

Vous y entrez par un propos provocateur. Au jury qui vous demande quelles sont vos motivations pour aller à Rome vous répondez : « En allant à Rome je souhaite combler les lacunes laissées par un enseignement pour qui l'histoire de l'architecture commence à la Villa Savoye de Le Corbusier et au mouvement moderne ».

Par ces mots vous évoquez quelques failles temporaires de l'enseignement de l'architecture après les événements de mai 68.

Le jury vous a entendu. En 1983 vous partez, en famille, rejoindre pour deux ans la colline du Pincio.

Vous avez une haute idée de votre métier d'architecte. Vous déplorez que beauté, harmonie, sérénité soient devenues des mots proscrits au profit d'efficacité et de productivité. Vous souffrez de sentir combien ce métier magnifique est, par certains, mal connu, mal compris.

Vous êtes choqué, à peine arrivé à la Villa Médicis, d'entendre l'un des pensionnaires, un compositeur, vous dire qu'à ses yeux l'architecte n'est pas un artiste, mais un technicien, certes supérieur. Plaisantait-il ? J'aurais souri, si peut être. Vous pas.

J'imagine que parcourant avec lui les jardins de la Villa, gravissant côte à côte, en amitié, la colline érigée sur les ruines du Temple de la Fortune, vous lui avez fait entendre un autre discours, fait comprendre que votre art était à la hauteur du sien. Oui ! « L'Architecture est une musique figée ».

Cette part technique, propre à l'art de bâtir, les meilleurs architectes la dominent et, la maîtrisant, la mettent au service des formes, des volumes, des espaces que leur imagination et leur science font surgir de terre. Par leur génie, elle devient architecture. Mies van Der Rohe dit « chaque fois que la technique atteint à son véritable accomplissement, elle se transcende en architecture ».

Sans technique, sans l'exigeante rigueur des calculs et du chantier, l'architecture n'est que dessins séduisants, rêves de papier, songes inaccomplis. Écoutons Vitruve : « l'architecture est le fruit de la pratique et de la théorie... celui-là seul qui, semblable au guerrier, sait les joindre l'une à l'autre atteint son but. S'il ne le fait pas, c'est l'ombre et non la réalité qu'il poursuit. »

Jean Marie Drot, alors directeur de la Villa Médicis, décide d'ouvrir aux Romains ce cadre confidentiel, il vous passe votre première commande : aménager le prestigieux salon d'honneur en lieu d'exposition.

Une contrainte pourtant : vous devez respecter les merveilleux enduits réalisés quelques années auparavant par le peintre Balthus lorsqu'il était lui-même Directeur de la Villa. De ces enduits, vous dites « par leur beauté ils figent les murs dans une illusion d'éternité ».

Dans l'attention portée à cet épiderme vous faites vôtre cette devise empruntée à Milan Kundera : « être moderne c'est avancer par de nouvelles découvertes sur la route héritée ».

Balthus donne son imprimatur à votre élégante proposition : quelques fines tiges de cuivre, fixées au sommet des hautes parois du salon d'honneur, supportent l'horizontale des tablettes qui recevront les œuvres exposées.

L'ouvrage est réalisé avec des moyens modestes, vous m'avez dit être allé vous-même acheter chez Standa, le Monoprix italien, les ampoules qui éclaireront les œuvres. L'équipe d'artisans que vous avez réunie vous suit, enthousiaste. A l'ouverture du Grand salon d'honneur vous êtes applaudi.

Ce premier travail vous initie à la scénographie. Encouragé par votre confrère Roland Simounet vous vous préparez, sans le savoir encore, à la mission qui vous sera confiée quelques années plus tard au Musée des Arts Décoratifs.

De ce séjour à Rome vous direz qu'il fut une expérience fondatrice, de la ville vous comprenez qu'elle a su tout absorber, de vos promenades vous tirez une leçon de perspective à chaque coin de rue.

En 1984 vous êtes lauréat des "Albums de la jeune architecture". Premier succès qui vous permettra d'être invité à des concours publics.

Avant de projeter quelques photos de vos réalisations, je veux que ceux qui ne sont pas architectes, mais aiment l'architecture et aiment l'homme que vous êtes, puissent au travers de vos paroles, découvrir les prémices de la création architecturale. Je veux qu'ils vous entendent aux premiers temps d'un projet, qu'ils perçoivent aux premières esquisses l'agitation de votre esprit, qu'ils ressentent votre angoisse au moment de décider de construire.

Voici les propos liminaires que vous avez prononcés en janvier 2011 à la Cité de l'Architecture, lors de la Leçon inaugurale de l'Ecole de Chaillot : « Je suis un amateur de lieux comme il existe des mélomanes et des cinéphiles ». C'est l'histoire des lieux, des matières, des textures, des traces humaines et des traces du temps qui vous inspire.

Ces lieux que vous regardez en poète, au point de les fantasmer parfois, vous en tirez l'essence du projet. Plus encore, face au terrain qui vous est confié, où vous allez bâtir, vous avez la lucidité et le courage de vous interroger : « est-il pertinent de construire en ce lieu ? »

Regardant quelques semaines plus tard vos esquisses punaisées au mur, votre esprit vous questionne : « Est-ce de l'architecture ? Ces volumes que j'imagine, qui vont être érigés pour des siècles peut-être, comment transformeront-ils ce site, le détruiront-ils ou bien feront-ils naître une autre beauté ? »

Votre ami Pascal Urbain dit de vous : « Bernard Desmoulin voudrait, à toute force, n'avoir qu'à restaurer les lignes et rafraîchir les couleurs d'un déjà-là qui serait déjà beau... il ne transforme les sites qu'en en prélevant des fragments... Il soustrait des petits coins du Paradis à la rapacité du Moloch ».

Vous-même, parlez du respect impertinent, qui vous conduit toujours à inscrire votre marque reconnaissable, sans gommer l'aspérité du lieu.

Philippe Tretiack souligne votre façon de vous amuser avec les lieux comme d'autres avec les mots. Il dit de vos travaux : « Ils tiennent de l'Oulipo, on le verrait bien avec Perec et quelques autres, triturant tout ça pour voir ».

Voilà qui gomme l'image austère que certains vous ont prêtée. D'ailleurs, lorsque tout jeune, vous rendiez visite à Pierre Dac, ami de votre grand-mère, admirant sa collection complète des romans de la *Série noire* et l'écoutant évoquer devant vous son journal "L'Os à moelle", ne songiez-vous pas à faire carrière dans l'écriture ou le journalisme ?

Revenons à votre respect des sites, à votre attention aux lieux où vous intervenez, à ces réflexions qui vous habitent. Ce n'est pas celles qui prévalurent dans les constructions d'après-guerre.

Dans les périodes d'urgence que notre pays et d'autres en Europe durent affronter, les puissants et les architectes qui les servirent n'eurent pas le loisir ou n'eurent pas le courage

de s'interroger comme vous le faites. Ou bien, étourdis par le concept de la "table rase", décidèrent d'ignorer ce qui aujourd'hui vous préoccupe.

Voici ce que disait Joseph Belmont, un temps Directeur de l'architecture auprès du Ministre de l'Équipement, architecte dont votre épouse Christine, historienne et journaliste d'architecture, a retracé le parcours dans l'un de ses ouvrages. Écoutons-le : « Dans ces années-là, les bulldozers d'une vision de la Modernité et de l'économie firent que tout ce qui était plus nuancé, plus subtil ne résistait pas, sauf exception ».

Le critique et journaliste Jean François Pousse, assistant à votre conférence dit : « Surtout pas un grand tour forcé des projets et réalisations. Non, tout au contraire, Bernard Desmoulin nous invite à considérer avec lui, des objets, des faits, des images, des œuvres animées, son musée imaginaire... à découvrir l'architecte à travers un miroir sans tain, voilé-dévoilé par ce qu'il montrait ».

En 1987, vous remportez à 34 ans le concours pour la nécropole de Fréjus qui sera édiflée là où finit la Via Appia, quand elle surplombe la baie de Saint Raphaël et regarde la Méditerranée. Cette Nécropole doit accueillir les corps des soldats morts dans les guerres en Indochine. La Tombe, sujet austère, aux sources de l'architecture.

De cette magnifique réalisation, voici ce que dit le critique et journaliste François Lamarre : « [...] Enclos circulaire incrusté dans la pente entre pinède et horizon marin, l'ouvrage est en rupture avec le registre "high tech" qui sévit alors. Un souffle antique parcourt ces murs modernes de béton brut, gravissant les degrés d'une composition dressée en amphithéâtre devant la mer... C'est une œuvre d'une maturité totale ».

Elle sera inaugurée en 1993 par le Président de la République, François Mitterrand.

Cher Bernard, certains des propos que vous tenez peu de temps après cette réalisation, m'étonnent. J'ai parcouru l'interview que vous aviez donnée à cette époque, dans le cadre d'entretiens auxquels participèrent quarante architectes jeunes comme vous et déjà en vogue. Alors que vous allez avoir quarante ans, que vous êtes reconnu, célébré, vous dites « en tant qu'architecte je n'existe pas... Pas encore, pas d'illusion, l'architecture ça commence, dans un aimable dialogue avec le président de la SCIC, puissante émanation de la Caisse des Dépôts, et se termine dans un échange violent avec un chef de chantier qui vous débîne ».

En ces moments l'idée vous venait parfois, m'avez-vous dit, d'explorer d'autres horizons professionnels en mettant à profit votre permis de conduire les poids lourds, acquis durant votre service militaire...

L'Académie des sciences y aurait gagné un spécialiste du moteur Diesel et notre Académie des beaux-arts perdu un grand architecte.

A cet âge vous gardez l'œil sombre tourné vers le sol, vous êtes un taciturne. Par exigence de sincérité, par volonté de ne rien céder de l'essentiel, vous vous brouillez avec quelques clients. Vous dites « l'architecture c'est déjà assez pénible, il faut la faire avec plaisir ».

Après ces temps de morosité et de rébellion, vous vous présentez à des concours, en veillant cependant à ne pas vous disperser. Certains, que vous remportez, vous permettent de parcourir le monde, de Tokyo à Montevideo, de Johannesburg à Port aux Princes. D'autres

furent sans suite, comme le concours de l'ambassade de France aux Seychelles que vous aviez gagné, mais que le Ministre décida de confier à un autre. Cela arrive malheureusement.

Par vos succès vous gagnez la confiance de grands Maîtres d'ouvrages, vos bâtiments en France et à l'étranger sortent de terre peu à peu.

Regardant vos projets, je songe au grand architecte vénitien Carlo Scarpa, à son sens du détail, à l'attention qu'il porte à la texture des matériaux, à l'intelligence et l'élégance raffinée de leur mise en œuvre. Vous-même aimez dessiner des bâtiments élégants.

Voici quelques photos de vos réalisations :

- Le centre d'Art contemporain de Montreuil revêtu d'acier Corten. Madame Dominique Voynet, ancienne ministre de l'écologie, vous remerciera de n'avoir pas succombé, à la mode des vêtements en bois.
- Un lieu culturel multiconfessionnel que vous installez quelques années plus tard dans la Nécropole de Fréjus.
- Au sein des hôtels particuliers du Boulevard Saint Germain vous érigez le restaurant du ministère des affaires étrangères. Vous êtes fier de la précise et efficace technologie de sa pergola mobile, et de son reflet dans le bassin vitré qui surplombe la salle à manger en sous-sol.
- A l'abbaye de Cluny vous réalisez le Pôle de restauration de l'Ecole nationale supérieure des Arts et Métiers.
- Vous utilisez à nouveau l'acier corten à l'abbaye de Port Royal.

Vos projets visent à l'essentiel, « j'essaye de faire juste », dites-vous en écho aux propos de votre ancien professeur Henri Ciriani : « Personne ne demande à l'architecte de faire de l'architecture. On attend de lui des résolutions fonctionnelles, une définition constructive, une image de façade, pas davantage. Le propre de l'architecture, la dimension sensible c'est à l'architecte de l'imposer ».

Cette dimension sensible, c'est en jouant de la lumière naturelle et des reflets qu'elle crée dans les miroirs d'eau que vous l'exprimez dans une virtualité architecturale qui signe certains de vos projets.

Bernard Desmoulin, votre œuvre n'est pas celle des bâtisseurs de machines arrogantes. Vous prônez une attitude nuancée et assignez à vos projets d'apaiser les lieux où vous intervenez. Je vous cite « la Modernité aide à définir l'avenir, et non un spectacle qui dure l'instant d'une performance » et parlant du déconstructivisme, vous ajoutez « je ne veux pas ajouter du chaos au chaos », vos projets échappent aux effets de mode. En voici quelques-uns.

- A Sarrebourg, un musée d'archéologie qui abrite des œuvres de Marc Chagall.
- A Meudon, les extensions des réserves du musée Rodin.
- A Mexico, la réhabilitation de l'ancienne ambassade pour accueillir le centre culturel français. Lointain et accaparant chantier, qui vous laisse à peine le temps de visiter les œuvres du grand architecte Luis Barragan.
- A Paris, l'extension du musée de Cluny, aux façades en plaque de fonte d'aluminium. Jean Nouvel dira sur les ondes de France Culture qu'elle est un chef d'œuvre. Vous l'avez conçue comme : « une strate du XXI^{ème} siècle ajoutée aux strates romaines, médiévales et du XIX^{ème} siècle ».
- Au Grand commun de Versailles, les services du Château que vous regroupez dans le "Carré du Roi" œuvre de Mansart.
- Au Musée des Arts décoratifs vous restructurez L'Aile Marsan pour y accueillir les galeries d'étude, les galeries du jouet, l'espace du peintre Dubuffet, un auditorium en sous-sol.
- A Saint Maixent l'Ecole, vous transformez, avec votre confrère Pierre-Antoine Gatier, en médiathèque une ancienne piscine de François Hennebique.
- A Ajaccio, vous redessinez la place Campicci, avec un miroir d'eau évoquant les quais esquissés par Napoléon 1er, et un marché aux impériales colonnades de béton.
- A Paris, vous réalisez un conservatoire de musique et de danse, bâtiment pétillant égayant la triste banalité d'une rue.
- A Clichy sur un terrain à la géométrie impossible un autre conservatoire vous vaudra en 2009 l'équerre d'argent que vous remettra notre confrère Frédéric Mitterrand, alors Ministre de la Culture.
- Au Vaumain en Normandie une salle de conférence sur le lac du Moulin de la Forge

Pour conclure, quelques réflexions sur notre métier :

J'ai connu le temps lointain des erreurs urbanistiques et le peu d'attention portée aux aspirations de ceux pour qui l'on construisait. J'ai entendu des politiques s'insurger, bien tardivement, contre la prolifération des centres commerciaux et des zones d'activité qui ont appauvri le cœur des cités et détruit les entrées de nos villes. Errements que les architectes furent souvent les premiers à dénoncer dans l'indifférence coupable des élites.

Puis vinrent des temps nouveaux moins soumis à l'urgence, libérés des théories érigées en dogme. Ce fut le temps des "grands projets du Président" et des grands édiles locaux, "la french touch", moments heureux où l'architecte fut consulté, écouté, entendu.

Aujourd'hui pourtant, j'ai le sentiment que l'architecture tend à se replier sur elle-même.

Il manque une pensée nouvelle pour l'habitat des citées en perdition, il manque un regard critique sur ces villes neuves qui surgissent aux quatre coins du monde.

L'écologie est une préoccupation légitime, mais elle n'est qu'une réponse partielle aux questions brûlantes que pose le logement du "grand nombre".

L'architecte Alberto Campo Baeza nous incite à fuir « cette juxtaposition d'images, de bruits et de concepts qui composent un tintamarre étrange que nous, contemporains, percevons comme une exubérance indispensable à la modernité ».

A son tour l'architecte Pierre Riboulet nous dit de ne pas nous laisser prendre : « [...] à ces étranges objets architecturaux qui apparaissent et disparaissent comme des lucioles où l'on fait assaut de gestes aussi pittoresques qu'éphémères et vains ».

Il faut préparer, dans le chaos du monde, l'accueil de ces peuples en mouvement qui transformeront nos villes, il faut cesser de saccager de nouveaux territoires, il faut reconquérir avec une intelligente attention quelques-unes des constructions que nous léguèrent les années d'après-guerre.

Il me vient en mémoire cette phrase de Yukio Mishima dans *Neige de printemps* voici ce qu'il écrit : « C'était un bel après-midi de dimanche serein, paisible, magnifique. Pourtant, Kiyooki demeurait convaincu qu'au tréfonds de ce monde pareil à une outre de cuir remplie d'eau, il y avait un petit trou et il lui sembla qu'il entendait le temps s'en échapper goutte à goutte. »

Architectes, Quelles traces laissons-nous dans ce monde trop plein et ce temps qui fuit ?

Cher Bernard, je sais que vous ne voulez pas ajouter au désordre du monde, votre attitude et vos projets en témoignent. Devant vos amis rassemblés sous cette prestigieuse Coupole, je suis heureux de vous dire « bienvenue dans notre Compagnie ».